

Un soleil d'argent, brume lumineuse et passive qui patiente jusqu'à la fin du va et vient. Deux hommes au balcon, humant l'air de l'agitation, la tête de l'un contre l'épaule de l'autre, sa main posée sur son dos. Les yeux envolés dans les soubresauts agités des gens de passage. Belle nuit d'amour dans le centre oublié, jamais regardé, lieu de tranquillité dans la ville de l'agilité.

Il vient, il passe, oiseau affolé en quête de nourriture. Ses plumes dessinent un cinéma mouvant entre les ombres des humains. Il entrevoit un baiser, continue, nargue les petits pressés d'en bas. Mais il ignore, petit être insignifiant, que l'homme à la peau blanche, là-bas sur le balcon, n'a aucun droit d'être là. Sans papier, tout comme lui, oiseau, trop débile pour comprendre toute intelligence, ou complexité s'égarant dans la difficulté de nuances et de finesses.

Toutefois, il partira, l'homme, un trou d carabine dans le cœur, percé par l'administration. Malgré sa douleur, il marchera, piétinant sa solitude obligatoire. Avec rage et absence d'espoir. Il fuira les routes, dénoncé par ses concitoyens. Ville idéale, ville de l'amour et de la frivolité. Pour ceux qui sont nés pour en avoir le droit.

Mais l'oiseau a d'autres priorités que le futur ; il veut vivre voler et laisse les amoureux pour les ciels plus tranquilles, dépasse quelques bâtiments et s'enfuit dans les nuages. Et tandis qu'il s'efface de la réalité de la bulle de vie en rose qui englobe les deux hommes, ceux-ci échangent un regard et rentrent dans leur abris d'humains, lit moelleux et lumière d'or.

L'être à la peau rougeâtre – conséquence malencontreuse d'une trop longue exposition aux rayons de briques rouges- s'habille et sort, à peine conscient que la couleur rose s'est imprégnée dans sa peau, infiltrée dans ses poumons. Son nez respire le bonheur, son corps prend la légèreté d'une plume. Il sort, virevolte, vagabond des rues.

Alors qu'il ouvre la porte de la boulangerie, la petite fille aux couettes tressées l'aspire de son regard. Qui est toujours ailleurs, dans un monde joli qui la fait sourire d'un air muet. Ils appellent ça les caractéristiques après-choc, un état paralysant de la pensée. Chez elle, le simple fait d'être venue au monde l'a traumatisée, dérangeant ses neurones et lui faisant voir l'univers à l'envers. Il n'empêche que son cœur bat la chamade à la vue de cet habitué des croissants et pains aux raisins. Les rictus de ses lèvres se marquent un peu plus dans sa peau jeune alors qu'elle admire la beauté de la scène, échange de pâtisseries contre quelques bouts de métal tout ronds, mangeable contre immangeable. Le mécanisme lui échappe, certes. Mais chaque mouvement est étudié et fantasmé à la façon d'un acte héroïque du beau prince tuant dragon après dragon et escaladant le donjon.

Puis, la porte se referme, ouragan emportant son bien-aimé, son héros auquel elle aurait donné le mouchoir blanc qu'elle n'a jamais eu. Il est parti, pfiou. Comme chaque dimanche matin, elle n'arrive pas à le retenir, sa timidité et son handicap l'interdit de prononcer un seul mot. Mais aujourd'hui, il lui avait lancé un petit sourire à l'improviste, un peu pudique derrière ses airs de conquistador, de quoi lui faire partager le monde des anges un instant, tout petit, le temps qu'elle oublie celui qui est son préféré, le grand maigrelet à la peau si blanche qu'on pourrait voir à travers. Ce petit denier, c'est un magicien, ça, elle en est sûre.

De l'autre côté du comptoir, sa mère l'observe et esquisse un sourire. Elle voit le rouge qui vient aux joues de sa fille. Mais comment pourrait-elle lui dire que, non seulement il faisait partie du monde des adultes, mais qu'en plus, il ne portait aucun intérêt envers les femmes ? Alors, elle fait du silence un argument pour ne rien dévoiler.

Sur les pavés, ses pas font tap-tap, il laisse les gens passer, pierre remontant le courant du déluge. Et puis, bah, il est peint en rose, alors rien ne le touche. Soudain une main sort de la foule, l'agrippe, le tient et un visage se rapproche de lui, le pousse dans un coin. Visage ami, connu, terrorisé.

-Ton ami.

-Quoi ?

-La police.

Un coup de tête en direction de son balcon, une panique qui monte dans sa gorge qui se sert, sert. Il court, il oublie ce visage affolé, les croissants, laisse tout tomber, emplit de terreur. Le rose

s'écorche contre tout, disparaît. Peur, peur. Peur. Les marches de l'escalier défilent sous ses pieds, il grimpe, voudrait aller plus vite encore. Lorsqu'il arrive au dernier étage, la porte est fermée. Fermée de l'intérieur. Il veut l'ouvrir, le loquet est tourné. Dedans, des bruissements d'habits, quelques bruits de pas. Vite, les clés, vite ! La panique le fait trembler, tout résonne, son cœur hurle, son souffle l'étouffe. Dans la serrure, ouvre-toi, merde ! Elle craque, elle s'ouvre en grand. S'ouvre sur un grand vide. Une fenêtre ouverte, un soufflement de vent. Le monde est parti, la Terre s'est envolée. Rien. Le vide dehors, dedans. Le rose pourrit, jaunit, verdit. Un trou de carabine dans le cœur.

Sa tête s'est arrêtée, elle ne comprend pas, ne veut pas comprendre. Le soleil d'argent s'est recouvert d'ombre, a viré au gris de poussière. La police volante. Rapide, efficace. Protection de la population contre la population. Mais qui ? Qui a dit ça ? Qui l'a dénoncé ? Quel voisin est fautif ? Tous les aimaient ici, non ? Qui ? Après la panique, il se jure vengeance, puis pense à l'espoir, qui s'évanouit au premier coup de balai de la désolation. Révolte. Non ! Il y a une erreur... pas lui.

Ses jambes lâchent, son cœur rate un battement. Tout est bloqué. Courir. Où ? Il respire sans pouvoir calmer la vitesse d'abaissement-redressement de ses côtes. Panique. Honte, culpabilité.

Ses prochaines heures, il les passe à droite, à gauche, errant puis fuyant, demandant au poste de police. Personne sous ce nom, vous avez dû vous tromper. Le ton monte, l'agressivité déborde, il hurle sur ce pauvre imbécile qui ne comprend rien, mais quoi, vous voulez un dessin, on m'a enlevé l'amour de ma vie ! Sourire désolé, sourcils froncés, on le renvoie avec gentillesse programmée sur le trottoir des passants. On le prend pour un fou, sa rage déborde. Il continue, court vers l'administration communale. Un on-en-sait-rien-ce-n'est-pas-de-notre-domaine sort de la bouche automatique de ce secrétaire trop gros à la moustache grasse. Affaires étrangères peut-être ? Mais où ? Il fuit, va vers le fleuve et ses larmes se mêlent aux remous indomptables. La cité morte lui sourit, comme si elle n'était pas vraiment là, dans un monde meilleur sûrement, dans une utopie sans loi ni justice, probablement le même paradis dans lequel se trouve la fille de la boulangère.

Il ne veut plus rentrer chez lui et quand la nuit le rattrape dans sa course folle, il se balade toujours entre les magasins et les bars ouverts depuis peu. La fatigue fait de lui son prisonnier, il s'assied contre un mur, pleure. Il a pitié de lui-même, il a envie de disparaître. Petit homme.

Il ne sait plus comment ses pieds le conduisent, en fidèles serviteurs, jusque dans son lit, épuisé et lavé. La faim le démange, mais manger le dégoûte. Alors, le sommeil le prend, l'emporte dans son désarroi, le kidnappe pour le relâcher deux heures plus tard. Dormir, mais pour quoi faire ? Autant mourir, mais la chance que son amour de toujours soit encore vivant le retient de se jeter par le balcon.

A petits pas, l'aube arrive et le ding dong des cauchemars frappe à sa porte. Deux policiers, un mauvais sourire mélangé à leur traits, le savourent et se régalaient de leur repas visuel.

Une proposition pour un voyage express vers le poste de police, quelques recommandation de ne pas faire un scandale, puis les trois hommes descendent ensemble, sans un mot, guère plus d'explication. Le civil suit, les yeux rougis par les larmes et le manque de sommeil, vidé de toute force pour résister, mais fou d'espoir d'entrevoir le visage de son amant. La voiture l'emporte, roule à travers la ville qui s'agite doucement en cette heure matinale, visite guidée et sauvegardée.

Interrogatoire sans fin, relations, adresse, voyage, études, bref, toute information utile à pouvoir classer ce légal devenu illégal en aidant un sans papier. En quelques instants, un nombre considérable de questions font le trajet en première classe entre les lèvres pincées d'un fonctionnaire en uniforme jusqu'aux oreilles d'un amoureux enrhumé. Quant aux réponses, elles refusent d'obéir à ce flot assourdissant. Elles restent au service de la raison de celui qui sait qu'il doit se taire, chaque parole risquant de le compromettre.

Bien. Alors puisque ce petit teigneux ne veut pas parler, on va l'emmener vers le coupable. Il est escorté jusqu'au bout du couloir, à travers le bâillement d'une porte, et devant lui, sa moitié. Ils se regardent, une seconde, deux.

-Vous le connaissez ?

Aucune réponse, seulement ce flux d'émotion qui tourbillonne entre quatre yeux, pont incassable. Le peau blanche ne dit rien, annonce seulement à son homme, d'une grimace discrète, de répondre à la négative. Nier son existence, oublier toute relation.

Mais les policiers ne sont pas dupes : pourquoi était-il dans son lit alors ?

Frissons. Quoi, dans son lit ? Qu'est-ce qu'il peut bien y faire, lui, si des inconnus viennent par voie des airs dans son appartement ? Ce doit être une blague, un canular.

Mais 'faut pas les prendre pour des cons, eux, les gars qui font la loi.

-Non, c'est vrai, répondit le peau nacrée. Je vous le répète. Je pensais séduire une femme que j'avais aperçue depuis la rue. Je me suis trompé, apparemment. Et il serait dommage que la justice accuse un innocent. Je suis le seul coupable ici.

Et un illégal, qui plus est. Alors comment était-il arrivé ? Avec une échelle ? Escalade ? En volant peut-être ? Un des voisins l'avait vu monter les escaliers tant de fois qu'il était sûr de ne pas se tromper. Un mâle à la peau d'une telle blancheur ne pouvait être qu'un apatride. Ca vaut bien quelque temps de prison, ça.

Les hommes en uniforme violet ne rient plus. Ils considèrent ces deux imbéciles qui disent en cœur la plus belle de toutes les aberrations.

-Ce n'est pas moi. Monsieur a peut-être aussi des amis.

Airs dubitatifs. Méprisants.

Il répond par l'arrogance. Pour ce qui est de voler, il peut le faire tout aussi bien qu'eux sur leurs machines à air de bourdon, milles ailes vibrantes en action. D'ailleurs, il peut aussi disparaître.

Des sourcils froncés. Ils le prennent pour un taré, un fou immigré jamais mis à l'asile à cause des pays sans lois de tout là-bas. Et les yeux de l'homme blanc se plantent dans ceux de l'homme rouge, une étincelle de tristesse et de malice, un je t'aime muet. Et sans un avertissement, sans un éclair de films hollywoodiens, il disparaît. Son image, son corps. Tout. Les menottes tombent à terre, les habits s'entassent en un gros tas mal organisé. Les yeux s'agrandissent, tentant de remplacer l'absence de présence.

Quelques heures plus tard, l'amoureux rouge est relâché, sous cause de manque de preuve, de nom. Le sans-papier n'était enregistré nulle part. Perdu. N'était-il qu'un rêve ?

Un peu plus loin, hors de la ville, l'homme à la peau d'ange regarde sa ville d'amour, baisse les yeux, songeant à son statut de non-existant. Voyageur sans but, errant sans racines, il n'existe plus que dans le cœur des personnes qu'il ne revoit jamais. Aucun nom, aucune trace officielle, son existence reste improuvée. Mais les lois des frontières et de la réalité le poursuivent. Il aime, la législation le haït pour être si libre. Dérangeant. Incontrôlable. Sa tête se redresse, il continue sa route, nu comme un vers, prêt à tout recommencer, à tout laisser. Trou de carabine.

Amanda